

Quatre lettres à Jacques Ferron

François Hébert

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31962ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hébert, F. (1990). Quatre lettres à Jacques Ferron. *Liberté*, 32(6), 82-88.

COMÉDIE

FRANÇOIS HÉBERT

QUATRE LETTRES À JACQUES FERRON

Cher Jacques Ferron,

Vous êtes mort, mais ça ne fait rien. Ça ne m'empêche pas de vous écrire, vous voyez bien! Je vous ai vu l'autre jour dans un rêve. Dans ce rêve, c'était la nuit et vous étiez une aurore boréale. Vous aviez la forme d'un rhinocéros. J'ai frémi, tremblé, craint pour ma santé mentale, vacillé, perdu pied enfin. Je me suis évanoui. Les signes me font ça, les signes majeurs, comme à Dante. Cher Ferron, merci de m'avoir fait signe et puissiez-vous m'inspirer, être mon Virgile! En revenant à moi, j'ai décidé de vous répondre et même de correspondre un peu avec vous, si vous le voulez, comme au temps jadis, quand vous étiez vivant et que nous nous écrivions à propos de tout et de rien. Il arrivait en effet à Dante de tomber en pâmoison à tous les coins de rue. Il arrivait en effet à Dante de tomber en pâmoison à tous les coins de rue. Il est vrai que sa Dame lui en imposait et que la visite de l'Enfer, ce n'est pas une promenade dans un centre d'achats. Et je ne veux pas me comparer avec Dante, bien que ce soit déjà fait. Je dois plutôt circuler dans les palus et les bouges canadiens. Vous m'aidez, cher Ferron, saint Ferron, vous qui avez quitté le ciel de Québec pour un ciel plus grand, sinon plus haut, je veux dire le vaste ciel du monde entier où sont tous les morts dignes de ce nom. À ce ciel j'aspire. Un strapontin m'irait, à côté du trône d'un élu ou d'un autre. Voulez-vous des nouvelles du Canada? Ubu est roi, il s'appelle Mubulroney. La consti-

tution du Canada, contrairement à ce qu'on pense, est d'une richesse et d'une souplesse insoupçonnées: une clause permet à notre Mubulrony de nommer assez de nouveaux sénateurs pour se donner une majorité instantanée dans cette chambre qui l'enquiquine. Non, Jean Chrétien n'est pas mort, cher Jacques Ferron. Aux dernières nouvelles, il se promenait dans Ottawa en sonnant une cloche, annonçant quelque apocalypse parlementaire. Il me fait penser au prophète Philippulus dans *L'Étoile mystérieuse*. Je vous en reparlerai. Les Indiens non plus ne sont pas morts. Saluez de ma part Michel Beaulieu, René Lévesque, Julio Cortazar, Dante et Gilbert LaRocque, si vous les voyez. Jérôme Choquette est maire d'Outremont maintenant. Vous savez bien que le Canada est le seul pays au monde que le ridicule ne tue pas. Robert Bourassa attend toujours Godot. Vous nous manquez.

François Hébert

Cher Jacques Ferron,

Mort, vous ne me répondez pas; mais ça ne fait rien. Je continue à vous écrire. Ou, si ce n'est à vous, à écrire, tout simplement, comme ça, intransitivement. Les verbes *boire* et *écrire* prennent un autre sens quand aucun complément ne les rattache à un verre ou à un livre en particulier. D'où vient à untel cet air hagard? Il *boit*. Que faites-vous dans la vie? *J'écris*. Dans les deux cas, on est un peu perdu. Ce peut être un atout en cette fin de siècle, sur cette terre piquée de poteaux indicateurs comme une pelote d'épingles lancée à toute allure dans la Voie lactée par une couturière folle. Mais surtout, comment gagner son ciel si on n'apprend pas à perdre sa terre? Cher Ferron, je nous trouve un point commun, à vous, si peu mort, et à moi, si peu vif parmi mes semblables. Je ne dis pas ça pour me grandir, ni pour vous rapatrier; je vous laisse votre gloire et vos asticots, je garde le pays, les Expos, les impôts, tout ça. Notre point commun, c'est un esprit. Vous y excelliez, je

m'y exerce. Je vous écris comme à un astre, à un ami. Ou à un iguane: mort, vous m'êtes en effet plus étranger encore qu'un iguane. À vous qui nous voyez de haut, nous devons paraître infimes et pusillanimes. Bref, nous voyons double, vous et moi, comme de bons ivrognes. Nous brûlons de boire l'eau de la vie, qui nous brûle pourtant. Nous sommes assoiffés de quintessence, de cet or potable que les alchimistes trouvent partout et nulle part. Même muet, cher monsieur Ferron, vous me parlez. Je vous réponds de mon mieux, en attendant d'aller vous serrer la pince dans les nuages, sans trop me soucier de vous imiter ni de ne pas le faire, cahin-caha, entre d'autres tâches, la paternité, l'enseignement, le Québec, tout ça. Bien à vous.

François Hébert

8 octobre 1990

Cher Jacques Ferron,

Je croyais l'avoir trucidée, mais non: Fernande Saint-Martin n'est pas morte. Profitez du répit, car elle finira bien par vous rejoindre. L'Académie Pilon ne confère pas l'immortalité; tout au plus offre-t-elle à ses membres quelques repas au Ritz. N'allez pas croire que je souhaite la mort de cette bonne dame; ce sont plutôt ses œuvres que je vise, ses pompes, ses tables de la loi visuelle. *Le Devoir* vous est-il livré là-haut? J'y lis aujourd'hui cette lumineuse pensée de madame Saint-Martin, la toute nouvelle présidente de l'Association internationale de sémiologie de l'image: «La question de la compréhension des œuvres dépend beaucoup de la façon dont elles sont perçues.» Ah! Eh! Oh! Ih! Uh! (Yh?) (Wh! Qh! Xh!). Je continue et je tombe sur ceci: «La question de l'art, c'était la transcendance, l'esthétique, celle des dieux. Alors moi, j'ai fait scandale.» Ensuite il y eut Nietzsche, Freud et d'autres! Elle me trouverait complètement dépassé, moi qui vous écris, à vous, un mort, et que j'élève scandaleusement au rang d'un dieu. Qu'est-ce qui a remplacé la transcendance de l'art? La transcendance du Moi

(de madame Fernande en l'occurrence). Et la transcendance de la Théorie (de la même). «Le public, lui, il a de la misère», dit notre bonne sœur ès arts. «Dites-vous que devant une œuvre il faut que vous éprouviez quelque chose!» Il le faut, elle le dit. Il est vrai que le conseil est utile pour apprécier certaines œuvres. Sache-le, ô peuple: il te faudra parfois te forcer. L'émotion ne serait pas naturelle? Non, opine notre savante, c'est un devoir. Un musée, c'est les travaux forcés. Et la sémiologie serait à l'art ce qu'est la sécurité maximum à une prison. Voilà pour la théorie, la sienne et la mienne. On trouve les travaux pratiques d'une étudiante peu douée dans la même page du *Devoir*: «Ces lames superposées d'une narrativité en pièces détachées (?) se lisent dans un mouvement circulaire»; «on nomme ici le drame de tous les immigrants dont l'esprit ne peut qu'être attaché aux déchirements (!) d'un pays lointain»; «difficile d'accès», ça oui; «*Mousson* serait donc une métaphore à (*sic*) la compréhension de l'Autre»; «*My Fears* voit (?) un gâteau coupé de moitié»; «par ces temps apocalyptiques» (???)»; «la pièce confronte les idées reçues sur les gays comme étant (*sic*) très superficielles». Ouf! Et pardon de memérer, cher Ferron, et à propos de si minces sujets. Je vous parlais d'or potable et voici la lie seulement! Que voulez-vous, c'est nous. Lise Bissonnette fait son possible pour rchaper *Le Devoir*, mais ça ne roule pas encore tout à fait. Dans le même numéro, Yves Navarre nous parle de n'importe quoi n'importe comment. La culture bat son plein. Oui, Navarre, le romancier de Paris! Mais notre pays ne lui va pas, écoutez: «La poutine peut avoir la qualité des grands mets», «l'automne vire à l'hiver», «on naît militant», «Michèle Richard», etc. Oui, oui, je vous jure! Ailleurs, Jean Royer répond aux questions qu'il se pose dans un entretien avec quelqu'un. Robert Lévesque parle de prendre le «pouls» d'une île, et à la fin se demande si quelqu'un (mais qui?) ne dort pas sur nos oreilles (textuellement: «Dort-on sur nos oreilles?»). Dieu qu'on memère au *Devoir*, dans les

pages culturelles! J'aime le verbe *memérer*, bien qu'il ne figure ni dans le Robert ni dans le Bergeron. Quel sens a ce verbe? Je l'ai entendu récemment, dans la vie, dans Lanaudière. Florian Papineau, plongeur de son métier au café Entre Nous de Saint-Côme, me livrait deux cordes d'érable («Ah! il y a bien quelques morceaux de bouleau...»), mais c'était une petite femme aux bras de fer (sa femme? sœur? compagne? fille? cousine?) qui déchargeait les bûches, tandis que le Florian, il me causait toujours («Il y a aussi, c'est vrai, mais pas beaucoup, un peu de merisier dans le lot, mais regardez-moi la belle érable...»); et c'est ce qui faisait dire à la femme: «Papineau! arrête donc de memérer! Papineau, taharnac, tu memères tout le temps!» Mais moi-même, ici, ne meméré-je point? Dante aussi memérait, non? Et vous aussi, n'avez-vous pas souvent meméré? Distinguons les différents sens de ce verbe: le sens saint-martinien (parler pour dire quelque chose de sensé), le sens navarrien (parler pour paraître, pour caresser son lecteur, pour traduire les miaulements de son chat), le sens des femmes des plongeurs de Saint-Côme (parler pour ne pas agir) et mon sens (commérer). Alice Parizeau vous a rejoint, je crois. Vous publiez ces jours-ci vos lettres à John Grube, félicitations! Dieu existe-t-il? Il pleut. C'est le temps que Dieu fait aujourd'hui. J'ai plein d'histoires pour vous. Envoyez-moi un éclair si je vous ennuie. En bonne amitié,

François Hébert

Cher Jacques Ferron,

La première fois que je vous ai écrit, vous étiez vivant et je vous ai parlé de la mort, d'un mort en particulier, d'un qui venait tout juste de s'éclipser de façon spectaculaire et dont le destin allait faire couler tant d'encre. En tant que directeur littéraire et avec René Lapierre qui avait travaillé sur son œuvre, j'avais rencontré Hubert Aquin la semaine précédente pour discuter des modalités de publication des

Blocs erratiques. Je me souviens de son salon de la rue Vendôme, quasiment vide, d'un Piranèse, d'une colonne sur laquelle il n'y avait rien, sinon déjà sa statue ou son spectre. Avant d'entrer dans le vif du sujet, nous avons parlé de Jean-Guy Pilon qui était encore le directeur de *Liberté* et de Marcel Dubé dont Aquin s'est un peu méchamment moqué. Et puis de vous, cher Jacques Ferron, et j'ai peut-être commis une indiscretion en parlant de votre tentative de suicide. Et Hubert Aquin, qui concoctait alors sa propre et imminente et plus qu'élocutoire disparition, a eu pour vous de la compassion. «Pauvre chou!» a-t-il murmuré, peut-être avec un peu d'ironie, voire de condescendance, en songeant que lui, il ne se raterait pas. Il s'était pourtant raté déjà, il me semble. Vous n'étiez pas, vous, du genre à vous mettre un canon de carabine dans la bouche. Et vous avez survécu tant bien que mal jusqu'à votre vraie mort, et quand Aquin a explosé, je vous ai écrit, je ne sais trop pourquoi, sans doute un peu parce que la mort d'Aquin me touchait, pas autant toutefois qu'Yvon Rivard qui fut son disciple après avoir été celui de Jean Éthier-Blais et de Guy Lafond. Ce coup de théâtre me fut un prétexte: il me fallait absolument parler avec quelqu'un. Mais avec qui, et de quoi? Je ne connaissais personne qui fût autant que vous disponible, spirituellement parlant, curieux de tout, ouvert au mystère autant qu'au quotidien. Et puis, je l'avoue, cela me donnait de l'importance: je pouvais dire aux gens que je correspondais avec un grand écrivain! Voyez comme je m'en vante encore! Et comme votre mort ne m'empêche pas de continuer de me péter les bretelles! Mais je sais aussi rire de ma présomption et j'ose croire que votre patronage ne fait pas que nourrir ma petite gloire, et que l'on reconnaîtra quelque désintéressement dans l'entreprise étrange d'écrire à un mort. Le frétilant Julien Bigras doit vous courtiser encore là-haut, lui qui vous écrivait pour obtenir de vous une manière d'ordination, pour être sacré écrivain, lui qui craignait de n'être jamais que le divan et le magnétophone de ses

patients, la pelote de leurs épingles. Je ne vous en demande pas tant; je m'occupe d'écrire, je ne me soucie du titre d'écrivain. Nos mots parlent pour nous, n'est-ce pas? Dites bonjour à André Belleau. Je lui écrirai peut-être. Il m'a légué ses pipes, mais j'ai cessé de fumer, ainsi que son exemplaire de la *Légende dorée*, que je lis souvent, ce qui me change de notre époque, sans pour autant me sanctifier. Les érables flamboient, mais le vent et la pluie vont les éteindre. Je vous salue.

François Hébert